



**« PAR FAS ET NEFAS »
DE SPLENDEURS ET MISÈRES À FERRAGUS
VALENTINA FORTUNATO**

Splendeurs et misères des courtisanes est une œuvre centripète ; on y retrouve évoqués les romans les plus importants de Balzac à partir du père *Gobseck*, dont *La Torpille* prend le nom (Esther, Jean-Esther Gobseck), en passant par *La Maison Nucingen* qui anticipe le thème aussi bien de la haute banque que de son incarnation (Balzac 1977e : 397-399). Avec *Illusions perdues*, au-delà des coïncidences de rédaction, le fil rouge de la rencontre entre Lucien et Herrera s'ouvre aux projets de Vautrin jusqu'à conditionner la structure du roman.

En 1843, l'écriture se concentre sur le portrait de Nucingen dont le baron Hubbard est l'une des références réelles : le banquier allemand « passait pour avoir été ruiné par Marie Bonaparte-Wyse, nièce de Napoléon [...] » (*Ibid.* : 406 Balzac en parle en mai dans une lettre à Mme Hanska). Si, par ces affaires, Nucingen ressemble à Ouvrard et s'il a été comparé au financier Humann (ministre en 1838), il faudrait le voir comme une synthèse entre Nathan et James de Rothschild, d'après une mimésis qui rappelle la peinture, assemblage de plusieurs types et faits analogues (Balzac 2019 : 19, note 1)¹. Malgré des différences d'envergure, Émile de Girardin refuse en 1838 de publier dans *La Presse* le roman sur la finance. Il est impliqué dans le scandale des mines de Saint-Bérain, Balzac connaît son puff et il se limite à l'évoquer avec

1 Le français-allemand de James de Rothschild ne rappelle pas le « patois de juif polonais » du baron (Balzac 1977e : 645). Sur ses modèles réels voir, Donnard 1961 : 306-310 ; M. Bouvier-Ajam, « Les opérations financières de la Maison Nucingen », pp. 28-53, in *Europe*, n. 429-430, janvier-février 1965 ; Balzac 1977e : 395-424 ; Balzac 1989 : 7-64 .

mépris. *La Maison Nucingen* ne peut pas paraître, à moins de le condamner d'avance (Donnard 1961 : 316-317).

On ne parle pas de certaines manœuvres obscures, même quand elle portent la signature du banquier juif, qu'il a connu en 1834². Certains épisodes démasquent une ruse inoubliable :

J'ai de grandes raisons pour ne jamais questionner le haut baron de la féodalité financière. C'est tout à fait Nucingen et pis. Il a dévoré des fortunes et je sais quelqu'un du faubourg Saint-Germain qui voulait vendre des actions sur la rive droite de Versailles, quand elles gagnaient ; il lui a dit de les garder, et on va tout perdre (*Ibid.* : 306).

Ce féru de spéculation pour des investissements sûrs, autant sur les terrains que sur les rentes, en décèle les effets sur la grandeur des appartements dans *Les Petits Bourgeois* (Donnard 1961 : 299-301). Il envisage, ça va sans dire, les aventures financières les plus hasardées (« [...] je pourrais faire sauter les trois banques de l'Europe³ »), il profite de certaines affaires sur les terres, il s'essaye dans la spéculation sur les actions. Mais la bonne aubaine représentée par le délit d'initié lui reste inaccessible.

Des « chanceux » saisissent des événements précieux, une capacité hors du commun qui dans *Gobseck* représente une véritable hypothèque sur n'importe quel emprunt, le meilleur atout d'un Maxime de Trailles misant de pair avec des personnalités : « Je suis au jeu l'allié d'un prince et d'un ambassadeur que vous connaissez. J'ai mes revenus à Londres, à Carlsbad, à Baden, à Bath. N'est-ce pas la plus brillante des industries ? –Vrai » (Balzac 1976a : 986).

Dans *La Fille aux yeux d'or*, on y rencontre des corrupteurs, tels que des banquiers, des spéculateurs, des hommes de loi, ainsi que des habiles à saisir « une circonstance fugitive ». « Au troisième cercle de cet enfer, qui, peut-être, un jour, aura son DANTE » (Balzac 1977d : 1046), il n'y a pas de distinction entre la jeunesse dépourvue de génie et les dandies les plus riches quand on parle spéculation à coup sûr : « Ils s'habillent, dînent, dansent, s'amusent le jour de la bataille de Waterloo, pendant le choléra, ou pendant une révolution » (*Ibid.* : 1060). La référence est

2 Pour ce qui concerne le feuilleton d'*Esther ou les Amours d'un vieux banquier*, il paraît pendant l'été 1843 dans *Le Parisien*, *Le Parisien-L'État*, *L'État* pour après être publié entièrement l'année suivante sur *La Presse* et enfin rentrer dans le tome XII de l'édition Furne.

3 M. -B. Diethelm, « Le Grand Balzac ». Sur un article de 1846 », p. 337, in *L'Année balzacienne*, 1/2008, n. 9.

aux spéculations sur le résultat de la bataille de Waterloo, ou lors de la promulgation des ordonnances de 1830, ainsi qu'aux manœuvres spéculatives sur le choléra en 1832.

En politique il faut deviner, c'est l'art dont parle Stendhal dans *Lucien Leuwen* : l'art de « deviner et lire sur les physionomies⁴ », c'est de la physiognomonie appliquée à la finance. C'est le même souci de la protagoniste du deuxième volet de la saga *Jérôme Paturot* de Louis Reybaud : dans *à la recherche de la meilleure des républiques*, Malvina va à la recherche des têtes des députés de l'Assemblée. Elle guette une grimace à jeter dans l'arène du palais Brongniart (Reybaud 1849 : 442)⁵. Dans les pages dédiées aux « Physionomies parisiennes » qui serviront à la composition de l'article pour le *Nouveau Tableau de Paris au XIX^e siècle*, Balzac relève ce même don parmi les dandies les plus fidèles en politique, des véritables « voyants » qui saisissent « secrètement les pensées d'autrui et placent leur argent aussi bien que leurs folies à gros intérêts » (Balzac 1977d : 1061).

Parfois la sensibilité politique permet de chevaucher un événement comme le dix-huit Brumaire, c'est le cas de M. d'Hauteserre dans *Une ténébreuse affaire* alors que dans *Ursule Mirouët* le docteur Minoret suit les suggestions du juge de paix, ainsi que du notaire, d'après un véritable commandement : « vendre au son du canon, acheter au son du clairon » (Balzac 1976b : 874-875). Si dans *Melmoth réconcilié* le marché financier est « une grande table de bouillotte où les habiles savent deviner le jeu d'un homme et l'état de sa caisse d'après sa physionomie » (Balzac 1979 : 384), les anticipations politiques restent le *modus operandi* des banquiers et des affairistes : dans *La Rabouilleuse* Philippe Brideau est ruiné par le conseil de Du Tillet et de Nucingen de jouer en faveur des ordonnances de 1830 (Balzac 1976c : 539-540).

L'enivrement avec lequel Balzac explique à Mme Hanska sa spéculation sur les terrains de Monceau en janvier 1845 tient aussi à la participation de certaines personnalités d'exception : « le roi et les Jésuites en sont » (Donnard 1961 : 299). Cet intérêt pour le *délit d'initié*, pour une mise à la victoire certaine mais réservée aux élus du

4 V. Fortunato, « «La joie surnage ». Ironie et humour dans *Lucien Leuwen*, », p. 93, in *HB. Revue internationale d'études stendhaliennes*, 2009, n. 23.

5 « Elle se tenait au courant des grands tournois politiques et des récits qui se débitent à l'oreille et dérident les fronts soucieux. [...] Les épigrammes qui circulaient sur les bancs lui parvenaient presque aussitôt ; elle ne les voulait qu'en primeurs », Reybaud 1849 : 442.

monde politique, comme Rastignac (« Notre ami n'est pas un gars [...], mais un gentleman qui sait le jeu, qui connaît les cartes et que la galerie respecte » (Balzac 1977e : 334)) représente un véritable relais de fascination autant pour le jeu à coup sûr que pour le Compagnonnage. Le mirage d'une confrérie, à l'instar de la Société du Cheval Rouge, où puiser les forces à placer aux sommets de la société n'est guère étrangère de la conscience des gains féeriques causés par des nouvelles non divulguées et saisies par les élus du monde politique et financier.

Cependant, il va au-delà, jusqu'à devancer Pierre-Joseph Proudhon et ses réflexions non seulement sur l'agiotage mais aussi sur les ravages causés au marché par l'exploitation des informations inédites :

Mais qui distinguera les prévisions légitimes des illégitimes ? qui préviendra l'abus des confidences et des secrets d'État ? qui osera dire devant la correctionnelle : La connaissance de tel fait, de telle résolution, devait être rendue publique, car elle appartenait à tout le monde, elle créait un cas de force majeure dont personne n'avait le droit de se prévaloir ?

– L'introduction de pareils principes dans le droit civil impliquerait une révolution, la révolution de la mutualité (Proudhon 1857 : 121).

La force économique de la bourgeoisie, des commerçants, de la petite banque qui enivre le peuple par des salaires gonflés, par « la voix du monstre nommé Spéculation » (Balzac 1977d : 1041), ainsi que la centralité de l'énigme en tant que caractéristique majeure du réalisme balzacien⁶, témoignent de son point de vue sur le degré de corruption atteint par certains milieux. À cela s'ajoute l'expérience directe : n'est-il pas tombé, lui aussi, dans la toile d'araignée de Rothschild ? « J'ai vu Rothschild. Je suis compris pour quelques actions au pair, dans le chemin de fer du Nord ». En septembre 1846, une hausse assurée lui fait rêver une somme de quarante-cinq mille francs, un mois après une baisse continue le ramène sur terre : « Hélas ! louploup chéri, la baisse est encore plus grande que tu ne le crois » (Donnard 1961 : 302), les mêmes commentaires reviennent dans les lettres à l'étrangère depuis la fin de 1846 et jusqu'à 1847.

6 C. Massol-Bedoin, « L'énigme de Ferragus : du roman « noir » au roman réaliste », pp. 59-77, in *L'Année balzacienne*, 1987.

Si l'*Histoire des Treize* de par sa structure et la répétition des personnages recèle *La Comédie humaine*, il est d'autant plus significatif d'y découvrir un témoignage sur un « [...] ministère qui consomme à la fois le plus de friponnerie et le plus de probité » (Balzac 1977d : 863). Les tâches dont on s'occupe au sommet de l'État ne servent qu'à cacher certaines affaires. Dans *Ferragus* le ton devient âpre surtout quand il s'agit de présenter un emploi qui donne des occasions hors pair. La connaissance du degré d'illégalité de certaines places se joint à la dénonciation et même à l'envie de révéler quelque chose qui demeure caché dans les coulisses. Ainsi Jacquet, le « demi *Pechméja* » amis de Jules Desmarets, employé au ministère des Affaires étrangères, apparaît-il comme l'une des figures anonymes qui peuplent les dicastères :

Employé au ministère des Affaires étrangères, il y avait en charge la partie la plus délicate des archives. Jacquet était dans le ministère une espèce de ver luisant qui jetait la lumière à ses heures sur les correspondances secrètes, en déchiffrant et classant les dépêches. [...] Enfin, pour achever la peinture de ce *philosophe sans le savoir*, il n'avait pas encore soupçonné, ne devait même jamais soupçonner tout le parti qu'il pouvait tirer de sa position, en ayant pour ami intime un agent de change, et connaissant tous les matins le secret de l'État. Cet homme sublime à la manière du soldat ignoré qui meurt en sauvant Napoléon par un *qui vive*, demeurait au ministère (*Ibid.*).

D'après Leon Gozlan, la Société du Cheval Rouge devait se composer de membres occupant des places clé dans la société, surtout dans les rédactions des journaux, l'« *Histoire des Treize* n'est que cette idée agrandie et compliquée » (Th. Gauthier) (Baron 2012 : 20-21, 186). La préface de 1831, qui coiffe la publication en feuilleton de *Ferragus* dans la *Revue de Paris* en 1833, montre que l'idée a préexisté dès 1822, quand il conçoit le retour des personnages dans *Le Centenaire*. Par contre, les Dévorants prennent une allure biblique et chevaleresque dont le secret professionnel et la forme même de la secte leur fait dépasser le clivage avec l'aristocratique Maçonnerie. « Leur solidarité exemplaire fait qu'ils ne sont pas condamnés par Balzac et peuvent même, à l'exemple de Vautrin, inverser leur tendance pour s'intégrer à la société au lieu de la combattre » (*Ibid.* : 198). Dans la « Préface » à l'*Histoire des Treize*, Balzac révèle son point de vue révolutionnaire sur le sujet, tout en avouant le rôle de la confrérie dans l'imaginaire collectif :

Le *Compagnonnage* est encore debout en France dans le peuple. Ses traditions, puissantes sur des têtes peu éclairées et sur des gens qui ne sont point assez instruits pour manquer à leurs serments, pourraient servir à de formidables entreprises, si quelque grossier génie voulait s'emparer de ces diverses sociétés
(Balzac 1977d : 789).

À l'omniprésence des copains, ainsi qu'à leur caractère changeant, se joint une volonté autant *immuable* qu'à l'exécution immédiate. Ferragus et Vautrin incarnent cet idéal, ils fréquentent le bain, la cour, mais si Trompe-la-Mort par son retour constant dans *La Comédie humaine* en assure l'épine dorsale tout en se déversant dans ce qui est un dessein de revanche sociale et financière, *Ferragus* est le roman de la spoliation du pouvoir du chef des Dévorants, le Trempe-la-Soupe connu et par les forçats et par le roi. Dans la transposition romanesque d'une réalité historique la limite entre l'imaginaire et la réalité s'amincit dès la « Préface » où la réponse à l'énigme est avérée : « le projet réaliste de Balzac, consiste, en effet, non à offrir un reflet du réel, mais à rendre celui-ci intelligible »⁷.

Ce « flibustier en gants jaunes et en carrosse » (Balzac 1977d : 791) qu'on pourrait associer au Méricourt, au de la Brive du *Faiseur*, les deux joueurs « à gants jaunes, à beaux gilets de soie à fleurs ; leur cabriolet reluisait comme du satin [...] » (Balzac 2012 : 38), tous les deux sont destinés à disparaître face à la montée de l'argent-symbole⁸. Que des souvenirs de la Société du Cheval Rouge dans le point de vue de De la Brive, convoitant la propriété d'un journal ! « On est très craintif en politique, à cause des tas de linge sale qu'on a dans les petits coins, et qu'on ne peut pas blanchir... Je connais parfaitement notre époque » (*Ibid.* : 104).

Le vide dans les origines de la bourgeoisie, incarnée par Jules Desmarets, est représenté par l'univers des signes auquel se joint la valeur sémiotique de l'argent, confirmée par le pacte entre l'agent de change et sa femme. Cet accord ne fait que confirmer le passage au règne des valeurs-signes : « Comme dans *Le Bal de Sceaux*, comme dans *Sarrasine*, il y a au bout de l'énigme de *Ferragus* un secret qui touche aux fondements mêmes de la société »⁹. L'énigme dont Ferragus est l'incarnation, une fois déchiffrée, révèle la réalité fictive où s'est installé le récit de par la volonté d'un caméléon. M.

7 *Ibid.*, p. 77.

8 *Ibid.*, p. 70.

9 *Ibid.*, p. 72.

de Bourignard est un acteur, il échappe aux « *investigations parlementaires* », « ce capitaliste parle de déménager encore » (Balzac 1977d : 827-828), de se transformer dans un univers bourgeois contrefait. Dissociation entre symbole et bien (l'or / le billet), dédoublement social de l'aristocratie à la bourgeoisie, multiplication du réel de par une virtualité monétaire sur laquelle plane Ferragus jusqu'à sa disparition, causée par un agent de change.

Avec *Le Faiseur* Balzac ouvre la voie au manipulateur médiatique, à l' « homme de la magie capitaliste » (R. Barthes)¹⁰ et à son projet financier dans une pièce où l'allégorie d'une célèbre manœuvre boursière, telle que la fausse nouvelle de la mort d'un roi, d'un ministre et, aussitôt après, de leur « retour en vie », se pose en tant qu'énigme sociale et économique. La fausse nouvelle du retour de Godeau sert à Mercadet afin de s'échapper des créanciers. « Mercadet : Il faut faire revivre un homme » (Balzac 2012 : 134) et pourquoi ne pas évoquer la meilleure farce utilisée à la Bourse par les gouvernements responsables, entre autre, de fausses nouvelles institutionnelles, de l'émission de fausses rentes, ainsi que de créances éphémères destinées à leur dévaluation ?

Le théâtre se nourrit de mystification, ainsi que la finance et son temple. Ce n'est pas seulement l'art du déguisement, de la fiction en soi à nourrir autant l'un que l'autre, mais aussi la virtualité liée à l'argent, d'après la dissociation énoncée par Marx : à la séparation entre symbole et chose, engendrée par l'argent imprimé, se joint la dissociation du mot de sa signification (Shell 1982 : 19). Ce qui lie *Ferragus* et *Le Faiseur* c'est aussi bien la conscience profonde de l'improbité des gouvernements, évoquée par l'inconscience du poids corruptif de certaines positions, que la dénonce, voilée par l'allégorie, des manœuvres les plus illicites commises par l'élite politique. Dans *Splendeurs et misères*, roman des extrêmes, ceci s'exprime par la voie de Vautrin dont Ferragus n'est que le devancier. Il s'engage dans une lutte existentielle contre le banquier, le seul qui peut régir le marché (Barbéris 1973 : 275-276).

Splendeurs et misères des courtisanes, roman de la rencontre des opposés, « de frénésie paroxystique », accueille un passé qui revient par certaines rencontres figés dans un arrêt image : « Dès le début du roman, l'appel menaçant à la dis-

10 R. Barthes, « Vouloir nous brûle... », in *Essais critiques*, Éd. du Seuil, Paris, 1964, p. 91.

création que lance le masque (Vautrin) à Rastignac se réfère aux anciennes propositions de Vautrin, quand ils étaient l'un et l'autre à la Pension Vauquer ». Dans l'affrontement sans merci des forces extrêmes, « la concurrence est ouverte entre Vautrin créateur d'événement et Balzac créateur des hasards du roman, dieu contre dieu » (Balzac 2014 : VIII, XIV).

On sait combien ce roman doit au théâtre, combien le personnage de Vautrin est lié à un goût pour le déguisement qui devient épidermique : sa physionomie est le résultat des dissolvants chimiques qui lui font prendre l'identité de l'abbé. Son apparition à l'Opéra répond à une sorte d'initiation prévue par ce partisan de Ferdinand VII, elle suit les points d'un projet d'où Lucien ne sort qu'en tant que pantin aux ordres d'une figure satanique : « Lucien ne fait qu'exécuter les ordres d'Herrera : il interprète une partition qu'il n'a pas écrite [...] (*Ibid.* : XI). La seule soumission de Herrera est son amour pour Lucien dont la mort le décide à passer de l'autre côté, du bague à la police. Quant au passage précédent, de Vautrin à Jacques Collin, il correspond à une transformation qui conduit au Mal : « [...] Collin est véritablement la postérité de Caïn, une « grandiose statue du Mal et de la Corruption » (Balzac 1977e : 409).

Si Rastignac, présent du début à la fin, marque non seulement la circularité de l'œuvre mais aussi l'omniprésence des intérêts financiers et politiques, Vautrin semble voué à une volonté providentielle. On est au-delà du hasard, on est au-delà du pathétique fondant la lutte contre « une traditionnelle convergence de forces » (F. Baldensperger) (Guyon 1967 : 185). Herrera-Jacques Collin, après le suicide de Lucien, deviendra finalement le fer rouillé, symbole d'une modernité hors contrôle. Au même temps, « le rude compagnon » (Balzac 1977e : 885) ne se dérobera pas de l'ancien rêve de fraternité visant à occuper certaines places stratégiques. Collin y rentrera par les sommets de la Police, la société s'assume son secret et le fait rentrer dans le pacte social (Barbéris 1973 : 375) : « moi, je veux me nommer la Justice » (Balzac 1977e : 921).

Une véritable relation paradigmatique lie le metteur en scène à son premier acteur, tandis qu'Asie et Europe sont traitées comme des engrenages de second plan quoique tout aussi fondamentaux, surtout dans le cas d'Asie, alter ego de Vautrin. De la servante à la cuisinière asiatique, de Mme de Saint-Estève à Mme Nourisson, Jacqueline Collin se transforme, dans la troisième partie, en marchande des quatre-saisons : c'est aussi bien au *Tableau de Paris* qu'au

Paysan perversi que Balzac emprunte l'idée de la marchande à la toilette, ainsi que la description de l'arcade Saint-Jean où il rencontre la marchande des quatre-saisons (Balzac 1958 : XVI)¹¹. Á chaque déguisement sa tâche : le « vautour au bec rougi » de la rue Neuve-Saint-Marc arrive à faire déboursier à Nucingen des centaines de milliers de francs en échange d'une nuit avec son « hypothèque à cheveux noirs » : « *Vus vaines la panque*, dit Nucingen. – En nature, dit Asia. Je prête aux jolies femmes ; et ça rend, car on escompte deux valeurs à la fois » (Balzac 1977e : 573). Les noms des deux servantes prennent une signification métaphorique, comme le montre le dernier vol d'Asia, quand la satisfaction d'Herrera évoque les spéculations financières de Nucingen : « Voilà cent mille francs que notre homme place en Asia, maintenant nous allons lui en faire placer en Europe », dit Carlos à sa confidente quand ils furent sur le palier » (Balzac 1977e : 573, 575).

Le déguisement et le jeu de la dissimulation vont de pair avec le discours politique et de revanche sociale mené par Vautrin à l'égard du patron de la Bourse. C'est une vision qui rentre dans le cadre d'une doxa journalistique : « *the way the banker's morally, not to say legally, dubious means of securing his own fortune (and political success) at the expense of others, confer on the fictions in which he appears the status of " revenge-fiction " [...]* »¹². Dès la première partie, lors de la promenade du baron de Nucingen dans le bois de Vincennes, un ton de dénonciation confirme cette interprétation : « Libéralement abreuvé à l'office de l'illustre autocrate du Change », du président de l'Association des Agents de Change, le banquier se laisse dérober au cœur du bois de Vincennes : « ils offrirent aux voleurs l'occasion de dévaliser l'un des plus riches capitalistes de France, le plus profondément habile de ceux qu'on a fini par nommer assez énergiquement des loups-cerviers » (*Ibid.* : 492). Dans les pages suivantes, la rencontre fatale avec Esther est comparée à une alliance soudée par l'échange entre la primauté des nouvelles politiques et des spéculations à coup sûr, à l'instar de celle qui s'établit entre Salomon Rothschild et Gentz, le chancelier de Metternich :

Cet amour venait de fondre sur lui comme un aigle sur

11 Sur le caractère de la marchande à la toilette voir l'article de H. Gauthier, « L'usurière dans trois Œuvres de Balzac », in *Les Études balzaciennes*, n. 5-6, décembre 1958.

12 M. Tilby, « The Anatomy of a Fictional Banker : Balzac's Baron de Nucingen », p. 151, in *Essays in french literature*, n. 42, juillet 2005.

sa proie, comme il fondit sur Gentz, le confident de S. A. le prince de Metternich. On sait toutes les sottises que ce vieux diplomate fit pour Fanny Elssler dont les répétitions l'occupaient beaucoup plus que les intérêts européens (*Ibid.* : 494)¹³.

L'évocation d'un personnage comme Gentz renvoie à la liaison entre la Bourse et un véritable flux de nouvelles politiques inédites. Certains phénomènes de corruption rentrent dans un bassin de souvenirs qui, comme l'a souligné Pierre Citron, servent d'humus pour le développement de certaines idées (Balzac 1977e : 400).

Nucingen tombe dans le réseau en mordant à l'hameçon lancé par Herrera : le but de l'abbé est de lui voler le million qui lui ouvrira les portes du ministère, de la diplomatie, ainsi que de l'hôtel de Grandlieu. Herrera introduit son protégé dans plusieurs milieux : « il rendit, pendant le temps où il faisait lentement son chemin, des services secrets à quelques hommes politiques en coopérant à leurs travaux » (Balzac 1977e : 491-492), dit de Marsay. Lucien se situe en effet au centre de ce qu'on pourrait considérer comme un véritable groupe de pression de l'époque : la Congrégation des Jésuites¹⁴. Épouser Clothilde de Grandlieu après avoir vendu Esther à Nucingen revient à s'ouvrir la voie non seulement à la diplomatie mais aussi à la politique, deux conditions fonctionnelles à certaines affaires : « Il s'agit de notre livrée de vertu, de nos casaques d'honnêteté, du paravent derrière lequel les grands cachent toutes leurs infamies... Il s'agit de mon beau *moi*, de toi qui ne dois jamais être soupçonné » (*Ibid.* : 501).

Les intentions et la véritable nature du Turcaret en amour nous sont révélées par un renvoie à *Ferragus*, à la disparition du successeur de Jules Desmarets, déjà ancien agent de change de Nucingen. « Membre de la Compagnie [des Agents de change], un des plus habiles, un des plus riches, [...] Jacques Falleix avait rendu d'énormes services à l'agiotage ». Cet esprit disposé à se prêter à certaines manœuvres, valet des rois de la finance, avait osé demander de la reconnaissance : il disparaît parce qu'« *il ne bouffaid bas dennir* » (Balzac 1977e : 592). Nucingen le jette sur le pavé et accélère la vente de son appartement pour y faire loger Esther par la suite. Si l'on interprète ce dernier

13 *Ibid.*, p. 494. Sur le mobile de l'amitié entre Gentz, Metternich et Salomon voir Bouvier 1992 : 68-69.

14 Stendhal relate du pouvoir de la Congrégation dans ses *Chroniques pour l'Angleterre* (Stendhal 1985, t. IV-1, 2).

détail en termes marxistes, selon l'interprétation qui pointe le doigt contre le monopole de gens comme Ouvrard (un des modèles réels du banquier dans *La Maison de Nucingen*), c'est justement par le trait de celui qui incarne l'oligopole de la haute banque que le romancier triomphe sur la vision du bourgeois légitimiste.

Si l'habileté de l'homme de banque, du spécialiste de la finance est telle qu'elle tient de la diplomatie, Nucingen reste quand même bien loin des cas où l'intelligence est doublée par la personnalité (« Le rayonnement du soleil impérial ne doit pas faire tort à l'homme privé, l'Empereur avait du charme, il était instruit et spirituel » (Balzac 1977e : 605)), surtout à cause de son incapacité à se maîtriser en amour, le juste contrepoids de son habileté à gérer les affaires.

Pour cette raison, le Newton de la finance se met dans les mains de Contenson, fantasme de tous les banquiers, espion de la garde du commerce. Il s'exprime, lui aussi, de la même façon sur le financier : « Tous les jours le loup-cervier pouvait viser une fortune avec l'artillerie de la Spéculation, tandis que l'Homme était aux ordres du Bonheur ! ». L'adorateur de Fouché, figure aux limites de la légalité, se souvient parfaitement des manœuvres du baron : « [...] Il a trois fois roué ses créanciers, il a volé, moi je n'ai jamais pris un denier... J'ai plus de talent qu'il n'en a... » (*Ibid.* : 522, 524). Il évoque les manœuvres racontées dans *La Maison de Nucingen* par le spéculateur Couture. La référence va aux véritables buts des célèbres conversions des rentes voulues par Villèle et appuyées par Rothschild : « [...] N'a-t-on pas émis, toujours avec l'aveu, avec l'appui des gouvernements, des valeurs pour payer les intérêts de certains fonds, afin d'en maintenir le cours et pouvoir s'en défaire ? » (*Ibid.* : 370)¹⁵. L'attaque dirigée contre l'un des plus grands financiers de France passe par des détails parfois inaperçus ; ainsi sa signature fait-elle monter de façon féérique les valeurs, comme quand il offre à Europe un bon de Banque destiné à se transformer en or (Balzac 1977e : 552).

La virtualité liée au billet représente une ressource unique

15 Lors de la conversion de la rente du 5% au 3% (1824-1825) James de Rothschild, de compte à demi avec le président du Conseil Villèle, devient l'auteur de liquidations fictives qui ont fait crier les investisseurs. Le but est de financer le « milliard des émigrés » tout en exécutant une des escroqueries les plus célèbres du siècle : Villèle est attaqué par les journaux, on lance la mode des chapeaux nommés « *Trois pour cent* », P. Coq, « De la conversion des rentes projetée en 1824. Le 3% de M. de Villèle », pp. 69-70, in *Journal des économistes*, n. 16, avril 1879 ; (Bouvier 1992 : 84-87).

pour la réalisation d'un projet de revanche. C'est à partir du chuchotement sur le Pont-des-Arts que naît l'idée de Herrera de faire signer à Esther trois cent mille francs de billets en blanc en les transformant en lettre de change avec le « mot *accepté* » et en les antidatant de six mois. Vautrin veut s'acquitter d'une dette de soixante mille francs, ce sera l'agent de change Georges-Marie d'Estourny qui s'en occupera en tirant l'argent sur Esther : d'Estourny s'est enrichi grâce à la connaissance de certaines femmes bien informées et Cerizet a été son protégé. Il a été le fondateur d'un bureau, sorte d'agence d'affaires et de commission, un pôle de recueil d'informations de tout genre : « Cérizet, le vrai dépositaire de d'Estourny, restait nanti de sommes importantes alors engagées dans la hausse, à la Bourse, et qui permettaient à Cérizet de se dire banquier » (*Ibid.* : 564)¹⁶. Vautrin – « William Barker, créancier de M. d'Estourny » (*Ibid.* : 565) signe les lettres de change qui déclenchent la comédie du débiteur jouée sur le dos d'Esther. La clé est dans la force même de la signature, ainsi que dans la lettre qui accompagne les valeurs et dans laquelle Herrera demande à l'agent de change d'indiquer le porteur en tant que titulaire des traites.

Cette escroquerie est préparée dans les moindres détails, comme l'apparition de Vautrin chez un huissier de confiance : « on payera, dit-il à l'huissier, c'est une affaire d'honneur, nous voulons seulement être en règle ». Il perfectionne ensuite la scène par « la contrainte par corps » d'Esther. L'habileté consiste dans la reproduction la plus fidèle des fraudes sur le billet : en une période féconde en cas de ce genre, Esther, grâce à la comédie du faux débiteur escroqué par des lettres de change à son nom, se tire assez facilement d'affaire. Quant à Vautrin, il crée une dette énorme destinée à coincer le baron de Nucingen : « Il y existe des *sous-Gobseck*, des *sous-Gigonnet* qui, moyennant une prime, se prêtent à ce *calembour*, car ils plaisantent de ce tour infâme. Tout, en France, se fait en riant, même les crimes ». La normalité, dans Paris, est de se moquer de la loi, de la justice, à la faveur de certaines manœuvres, comme la vente d'une signature sur un billet de banque dans une bourse officieuse aux alentours du Palais Royal (la *coulisse*) « où, pour trois francs, on vous donne une signature » (*Ibid.* : 567).

L'arrêt par corps d'Esther est marquée par les pas de l'usurier se rendant chez elle sous l'égide du plus grand respect des procédures judiciaires. Son destin est de rede-

16 Une spéculation à la hausse est fondée sur des nouvelles connues à l'avance.

venir la prostituée Torpille, mais avec une mission : voler les millionnaires et surtout le roi des capitalistes, celui qui a la responsabilité d'avoir assommé le peuple de la Bourse, d'avoir mis à genoux les investisseurs. Les mots de Vautrin se parent d'une nuance d'humanité :

Soyez espiègle, dépensière, rusée, sans pitié pour le millionnaire que je vous livre. Écoutez !... cet homme est un voleur de grande Bourse ; il a été sans pitié pour bien du monde, il s'est engraisé des fortunes de la veuve et de l'orphelin, vous serez leur Vengeance ! (*Ibid.* : 570).

L'Opéra du monde

Splendeurs et misères des courtisanes recèle les ressorts du théâtre, « cette perpétuelle présence du genre théâtral comme référence de l'intrigue », « mieux encore, il semble que ce soit en particulier grâce à ces références au théâtre, et souvent contre elles, que se définit le romanesque propre au roman balzacien¹⁷ ». Même le portrait de Paris ne peut se passer de renvois instinctifs à la scène, à une magie présente dans les *coulisses*, lieu caché d'où Lucien, dans *Illusions perdues*, découvre la théâtre (Balzac 1977d : 372-373).

Au-delà de son aspect métaphorique, l'Opéra, en tant que lieu physique, accueille des personnalités de la politique comme du journalisme : ce sont les témoignages et du *Journal des théâtres* (décembre 1821) et du *Courrier des spectacles* (janvier 1822) qui l'inspirent pour la scène du foyer lors de l'apparition de Lucien (Balzac 1977e : 435, note n. 2). Le domino de Jacques Collin est suivi par les yeux de certains acolytes, la comparaison avec la Bourse apparaît tout de suite, c'est l'approche d'un lieu incompréhensible même pour ses habitués. Ce cirque est composé de la masse des roturiers qui ignorent l'existence du « Grand Livre » de la dette publique et des emprunts d'État. Dans ce tableaux, les images se succèdent les unes après les autres, elles suivent aussi bien Lucien que son protecteur, ce regard tombe sur un monde qui a ses « mots de passe », ébloui par ce dandy qui sait défier le hasard, même s'il ne porte pas de couleurs convenues, les signaux d'une fortune bien établie. À l'Opéra on berce les intrigues financières, les accords entre les

17 A. Novak-Lechevalier, « Théâtres du roman : modalités de la référence au théâtre dans *La Comédie humaine* », pp. 206, 209, *L'Année balzacienne*, n. 12, 2011/1.

journaux. On y retrouve Chatelet, Bixou, Blondet, Finot, des personnages liés à Lucien par des relations parfois obscures, comme dans le cas de de Lupeaulx dont le modèle est de Lingay, secrétaire général au ministère de l'Intérieur¹⁸.

L'art du déguisement et les scènes d'action reviennent sans cesse dans la deuxième partie du roman par des figures qui se situent aux limites du monde de la police (le duo Peyrade-Samuel Johnson / Corentin-le mulâtre *vs* Paccard / Herrera). Cependant, la référence aux stratégies du patron de la Bourse, finalisées à tromper son adversaire, restent parfois indirectes et imperceptibles. La conversation entre Peyrade et Carlos qui arrive à obtenir son adresse par vanité, imite la technique utilisée par le baron de Nucingen lors d'une célèbre conversation avec M. Grandet.

Dans *Eugénie Grandet*, l'histoire du bégaiement et de la surdité du tonnelier naît de la célèbre rencontre avec le banquier Juif : « Aussi le bonhomme finit-il par bénir le Juif qui lui avait appris l'art d'impatienter son adversaire commercial ; et, en l'occupant à exprimer sa pensée, de lui faire constamment perdre de vue la sienne » (Balzac 1976b : 1111). Par cette fausse surdité, il arrive à se faire conseiller par le président de Bonfons de liquider par un prête-nom ainsi que de garder les titres de créance de son frère : « En faisant faillite, un homme est déshonoré ; mais en liquidant, il reste honnête homme », « quand il n'y a pas eu de déclaration de faillite et que vous tenez les titres de créances, vous devenez blanc comme neige » (*Ibid.* : 1114). Le « défaut » stratégique de Grandet tient aussi du capitalisme primitif » qu'il incarne alors que « l'effet-cliché »¹⁹ (R. Barthes) ne déploie sa fonction métonymique que dans l'accent de Juif polonais de Nucingen. La façon de parler du banquier tient plus de l'allégorie de son habileté d'escroqueur que d'une contiguité entre réalité et fiction : son langage entrave encore plus l'intelligibilité des mécanismes financiers : « le baron parle mal pour mieux frauder »²⁰.

Nucingen est comparable au commerçant de la première spéculation de l'histoire européenne, qui portait sur les tulipes hollandaises (1637) et qu'évoquent *Illusions perdues* par le biais d'un poème de Théophile Gautier (Balzac

18 A.-M. Meininger, « Qui est-ce de Lupeaulx », p. 149-184, in *L'Année balzacienne*, 1961.

19 A. Deruelle, « Le cas du personnage historique », p. 95-96, in *L'Année balzacienne* n. 6, 1/2005.

20 T.W. Briggs, « L'incompréhensibilité cohérente. L'agiotage, la fraude commerciale et *La Comédie humaine* », p. 403, *L'Année balzacienne*, n. 19, 2018/1.

1977d : 341). Dans les loges de l'Opéra, Esther se moque de l'estomac du gras loup-cervier, de ses difficultés de digestion. Le baron a le devoir de payer ses dettes, sorte de châtiment face aux escroqueries boursières à l'égard des investisseurs. Elle le dit sur un ton satirique, en lui souhaitant la mort par des allusions coquines :

Vous avez payé mes dettes !... soit. Mais vous avez *chipé* assez de millions... (Ah ! ah ! ne faites pas la moue, vous en êtes convenu avec moi...) pour n'y pas regarder. Et c'est là votre plus beau titre de gloire... Fille et voleur, rien ne s'accorde mieux. [...] vous êtes heureux comme un Hollandais qui possède une tulipe unique (Balzac 1977e : 646).

Dans un Paris fictif, les engrenages de Vautrin ne s'arrêtent jamais et quand il s'agit du banquier, l'évocation de certains moyens obscurs va de pair avec un ton qui s'aigrit au fur et à mesure que l'on s'approche du suicide d'Esther. Rothschild lui donne trente mille francs de rente en titres d'État dont elle se débarrasse pour les revendre à la Bourse : « -Est-ce en trois pour cent ou en cinq ? ma bichette, dit Esther en passant les mains dans les cheveux de Nucingen et les lui arrangeant à sa fantaisie. -*En drois... ch'en affaires tes masses* » (*Ibid.*: 685)²¹.

Tout tourne autour du banquier loup-cervier qui vit dans le monde des espions de la Police du royaume, représentée par Corentin. Le lien entre le côté obscur de la police et les ministères, en particulier celui des Affaires étrangères, en la personne du duc de Chaulieu, témoigne de la force stratégique de Corentin appelé à recueillir les informations nécessaires pour coincer Lucien de Rubempré et Herrera. Dans la lutte entre l'abbé et le triumvirat d'une police aux limites de la légalité, si les *Mémoires de Vidocq* représentent un point de repère, on ne peut pas ne pas souligner la centralité de Peyrade aussi, l'« Espion ordinaire de Sa Majesté » Louis XVIII, l'inventeur d'« un bureau dit *de renseignements* », d'un bureau de « raccrochage » entre la police du royaume, la police judiciaire et la police administrative. Son appartement, avec une porte marquée par des codes d'entrée, est le bureau officieux des affaires les plus obscures. Il ne reçoit que des intermédiaires : « Là s'analysèrent, de 1816 à 1826, d'immenses intérêts. Là se découvrirent dans leur germe les événements qui devaient peser sur la France » (*Ibid.* : 535, 537), c'est toujours là

²¹ On sait que dès 1824, Rothschild a été l'auteur d'une série de manœuvres à la hausse sur ce genre de titres.

qu'il reçoit certaines personnalités. Certains lieux ont fait l'histoire de France justement parce qu'ils attirent des renseignements : autant la maison de Corentin que le Pont-des-Arts contribuent à la composition d'« una mitologia della metropoli » (I. Calvino) (Balzac 1973 : VIII) qui revient dans *Splendeurs et misères* aussi.

Aussi bien la réalité du bague n'est-elle rien d'autre, pour Balzac, que les coulisses du monde. Avant la confrontation de Jacques Collin avec le procureur se situe celle qui oppose les forçats de La Force et le Trompe-la-Mort voleur de fonds, alors qu'un trafic d'influences sert de cadre à l'arrestation de Lucien. Le monde du bague a son argot, sorte de bassin de la langue qui grandit dans les arrières-gardes. L'argot du bague donne un nom aux billets de banque de Garat, premier gérant de la Banque de France, les seuls en mesure d'apaiser l'esprit de Nucingen : « Le billet de mille francs est un *fafiot mâle*, le billet de cinq cents un *fafiot femelle* » (Balzac 1977e : 625, 829).

Le caissier des Grands Fenandels et de la Société des Dix-Mille utilise l'argent des copains, il arrive à calculer leur temps de vie afin d'hériter les deux tiers de ses commettants, ainsi qu'à dépasser son rival Bibi-Lupin / Corentin en acceptant de devenir chef de la police de sûreté. Ce sera « [...] l'habitant de la rue Honoré-Chevalier, [...] le chef de la contre-police du château, de la police politique, l'obscur et puissant Corentin » (*Ibid.* : 885) à définir la mission politique de Collin. Herrera a été « chargé d'une mission du roi d'Espagne pour le feu Roi. [...] Ce forçat a le secret de deux rois... », (*Ibid.* : 905) tout cela nous confirme la vision d'un Vautrin trempé et dans les affaires de la cour et dans celles du bague.

La rencontre entre le Corentin « vieux goutteux » et Trompe-la-Mort met face à face deux généraux en chef qui se souviennent des soldats tombés pendant les accrochages. L'estime de Corentin qui a travaillé pour Louis XVIII pendant son règne, « pour l'Empereur, et pour le Directoire... Vous avez la trempe de Louvel, le plus bel instrument politique que j'ai vu ; mais vous avez la souplesse du prince des diplomates » (*Ibid.* : 918), l'habileté du prince de Talleyrand. C'est une suite de compliments, de souvenirs de leurs stratégies, des déguisements (Contenson le mulâtre et Peyrade l'anglais), des ressources de la mise en scène. La référence à *L'Auberge des Adrets* (1823) va de soi pour l'auteur du *Vautrin* réécrit avec Frédérick Lemaître. Corentin renvoie à la pièce de l'escroquerie par excellence : « [...] Pourquoi ne ferions-

nous pas comme dans *L'Auberge des Adrets* ? Je vous tends la main, en vous disant : « « Embrassons-nous et que cela finisse. » » Cette phrase marque le comble des traits d'esprit entre le bandit Rémond, interprété par le « Talma des boulevards » et Firmin Bertrand, ainsi que l'identification de Corentin avec Robert Macaire²². Ce dernier offre à Jacques Collin de devenir son successeur, de faire le « machiniste des drames politiques », de gérer « les batailles de Marengo de l'espionnage » (*Ibid.* : 918, 919). De toute réponse et sur les traces d'une parodie du mélodrame transformée en drame comique, Vautrin se débarrasse de Corentin : il le soulève et le met hors du cabinet.

Carlos sera le Justicier des affaires les plus louches face à celui qui n'a été qu'un valet (« Vous vous appelez l'État, de même que les laquais s'appellent du même nom que leurs maîtres ; moi, je veux me nommer la Justice » (*Ibid.* : 921). Pendant sa rencontre avec le procureur, il se pose en tant qu'incarnation de la catharsis d'un forçat dont la mission est dévoilée à la fin de la première partie, lors de la tâche qu'il assigne à Esther contre le baron de Nucingen. Il s'agit d'un apprentissage causé par une connaissance profonde des rouages de la machine sociale, autant aux sommets de l'État que dans les milieux de la prison. Il suffit de se rappeler le dialogue du duc de Chaulieu, ministre des Affaires étrangères et ambassadeur d'Espagne avec Corentin à propos de Vautrin : « - Il reste un compagnon, fit observer le duc de Chaulieu, un rude compagnon. – Le forçat, Jacques Collin ! répliqua Corentin » (*Ibid.* : 885).

Jacques Collin met en lumière le noyau de *La Comédie humaine* ainsi que les coulisses de l'Opéra du monde : « [...] J'ai reconnu qu'il y a dans la marche des choses une force que vous nommez la *Providence*, que j'appelais le *hasard*, que mes compagnons appellent la *chance* » (*Ibid.* : 922). Il veut se venger, il veut retrouver le responsable de la fin d'un projet qui tout au long du récit se transforme en un dessin de délivrance sociale :

Et qui nous adresse le premier coup d'épée ? un homme couvert d'infamies secrètes, un monstre qui a commis, dans le monde des intérêts, de tels crimes (voir *La Maison Nucingen*), que chaque écu de sa fortune est trempé des

22 On retrouve l'évolution théâtrale de *L'Auberge des Adrets* (Théâtre de l'Ambigu, 2 juillet 1823 ; Théâtre de la Porte Saint-Martin, 28 janvier 1832), c'est-à-dire *Robert Macaire*, (Folies Dramatiques, 26 juin 1834 ; Porte Saint-Martin, septembre 1835) dans *Vautrin* (Porte Saint-Martin, mars 1840).

larmes d'une famille, un Nucingen qui a été Jacques Collin légalement et dans le monde des écus. Enfin vous connaissez tout aussi bien que moi les liquidations, les tours pendables de cet homme. Mes fers estampilleront toujours toutes mes actions, même les plus vertueuses (*Ibid.* : 923).

Ce fabricant d'actions réelles et irréelles s'abandonne à un réquisitoire sur la condition du forçat : celui qui a été libéré par la loi reste à jamais un exilé social.

Dans ce Paris où voir juste signifie ne croire en rien, puisqu'y règne une réalité fictive (« et là, voir juste, c'est ne croire à rien, ni aux sentiments, ni aux hommes, ni même aux événements : on y fait de faux événements » (Balzac 1976b : 1125), Balzac, en véritable physiologiste, saisit l'insaisissable et cisèle dans le marbre une intention encyclopédique. Ce sont les coulisses de l'Opéra du monde qui font parler la scène :

Le monde n'est-il pas un théâtre ? Le Troisième Dessous est la dernière cave pratiquée sous les planches de l'Opéra, pour en recéler les machines, les machinistes, la rampe, les apparitions, les diables bleus que vomit l'enfer, etc. (Balzac 1977e : 828)

VALENTINA FORTUNATO

Università degli Studi di Roma Tre
(valentina.fortunato@uniroma3.it)

Bibliographie

ÉDITIONS

- REYBAUD L., *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques*, Michel Lévy frères, Paris 1849, pp. 583.
- PROUDHON P.-J., *Manuel du spéculateur à la Bourse*, Garnier Frères, Paris 1857, pp. 538.
- Splendeurs et misères des courtisanes*, Adam, A. (éd.), Garnier Frères, Paris 1958, p. 753.
- Eugénie Grandet*, de Sacy, S. (éd.), Gallimard, Paris, coll. folio classique, 1972, pp. 275.
- Ferragus*, intr. di Calvino, I., trad. di Lusignoli, C., Einaudi, Torino 1973, pp. 150.
- Splendeurs et misères des courtisanes*, Barbéris, P. (éd.), Gallimard, Paris, coll. folio classique, 1973, pp. 698.
- Gobseck ; Le Père Goriot ; Ursule Mirouët ; Eugénie Grandet ; La Rabouilleuse ; Histoire des Treize ; Les Illusions perdues ;*

La Maison de Nucingen ; Splendeurs et misères des courtisanes ; Melmoth réconcilié ; La Comédie humaine, Castex, P.-G. (éd.), Gallimard, Paris, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1976-1979, t. II (a), t. III (b) t. IV (c), t. V (d), t. VI (e), t. X.

Stendhal, *Chroniques pour l'Angleterre*, McWatters, K. (éd.), publications de l'Université des langues et lettres de Grenoble, 1985, t. IV-1, pp. 231, t. IV- 2, pp. 504.

La duchesse de Langeais (Histoire des Treize), Lichtlé, M. (éd.), Flammarion, Paris, 1988, pp. 245.

La Maison Nucingen. Melmoth réconcilié, préf. de Meininger, A.-M., Gallimard, Paris, coll. folio classique, 1989, pp. 245.

Le Faiseur, Berthier, P. (éd.), Flammarion, Paris, 2012, pp. 188.

Splendeurs et misères des courtisanes, Adam, A. (éd.), Classiques Garnier, Paris, coll. Classiques Jaunes, 2014, pp. 753.

Gobseck et autres récits d'argent, Péraud, A. (éd.), Gallimard, Paris, coll. folio classique, 2019, pp. 446.

OUVRAGES ET ESSAIS

DONNARD J.-H., *La vie économique et les classes sociales dans l'œuvre de Balzac*, Colin, Paris 1961, pp. 488.

BARTHES R., « ... Vouloir nous brûle », in *Essais critiques*, Éd. du Seuil, Paris 1964, pp. 90-93.

GUYON B., *La pensée politique et sociale de Balzac*, Colin, Paris 1967, pp. 830.

BARBÉRIS P., *Le monde de Balzac*, Artaud, Paris, 1973, pp. 603.

SHELL M., *Money, Language, and Thought. Literary and Philosophic Economies from the Medieval to the Modern Era*, The Johns Hopkins University Press, Baltimore-London, 1982, pp. 245.

BOUVIER J., *Les Rothschild. Histoire d'un capitalisme familial*, éditions Complexe, Paris 1992, pp. 343

LUKÁCS G., *Balzac et le réalisme français*, Gengembre, G. (préf.), la Découverte, Paris 1998, pp. 111.

GOMART H., *Les opérations financières dans le roman réaliste. Lectures de Balzac et de Zola*, Champion, Paris 2004, pp. 380.

BARON A.-M., *Balzac occulte. Alchimie, magnetisme, sociétés secrètes*, préf. de Faivre, A., L'Âge d'Homme, Lausanne 2012, pp. 326.

ARTICLES et ÉTUDES

COQ P., « De la conversion des rentes projetée en 1824. Le 3% de M. de Villèle », *Journal des économistes*, n. 16,

- avril 1879.
- GAUTHIER H., « L'usurière dans trois œuvres de Balzac », *Les Études balzaciennes*, n. 5-6, décembre 1958, pp. 210-220.
- MEININGER A.-M., « Qui est-ce de Lupeaulx », *L'Année balzacienne*, 1961, pp. 149-184.
- BOUVIER-AJAM M., « Les opérations financières de la Maison Nucingen », *Europe*, n. 429-430, janvier-février 1965, pp. 28-53.
- CITRON P., « La dernière incarnation de Vautrin », *L'Année balzacienne*, 1967, pp. 375-377.
- CORNILLOT M. T., « Balzac-Marx et l'argent », *Connections, imaginaire culturel*, n. 25, 1978, pp. 61-102.
- BUTLER R., « Dessous économiques de *La Comédie humaine* : les crises politiques et la spéculation », *L'Année balzacienne*, 1981, pp. 267-283.
- MASSOL-BEDOIN C., « L'énigme de *Ferragus* : du roman « noir » au roman réaliste », *L'Année balzacienne*, n. 8, 1987, pp. 59-77.
- BARON A.-M., « Europe et Asie : le pouvoir évocatoire de deux noms », *L'Année balzacienne* n. 13, 1992, pp. 309-318.
- DERUELLE A., « Le cas du personnage historique », *L'Année balzacienne* n. 6, 1/2005, pp. 89-108.
- TILBY M., « The Anatomy of a Fictional Banker : Balzac's Baron de Nucingen », *Essays in french literature*, n. 42, juillet 2005, pp. 151-176.
- VATIN F., EDELMAN N. (Dir.), *Économie et littérature, France et Grande-Bretagne 1815-1848*, éd. Le Manuscrit, 2007, pp. 353.
- Lagneau-Ymonet, P., « Pourquoi fallait-il que Jules Desmarests fût agent de change ? La Bourse et le crédit (1815 – 1840) », pp. 163-194.
- MOLLIER J.-Y., RÉGNIER P., VAILLANT A. (Dir.), *La production de l'immatériel. Théories, représentations et pratiques de la culture au XIX^e siècle*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2008, pp. 471.
- Péraud, A., « Quand l'immatérialisation de l'argent produit le roman. La mise en texte balzacienne du crédit », pp. 217-230.
- DIETHELM M.-B., « « Le Grand Balzac ». Sur un article de 1846 », *L'Année balzacienne*, n. 9, 1/2008, pp. 319-343.
- FORTUNATO V., « « La joie surnage ». Ironie et humour dans *Lucien Leuwen* », *HB. Revue internationale d'études stendhaliennes*, n. 23, 2009, pp. 81-97.
- NOVAK-LECHEVALIER A., « Théâtres du roman : modalités de la référence au théâtre dans *La Comédie humaine* » »,

- L'Année balzacienne*, n. 12, 1/2011, pp. 199-212.
- La Littérature au prisme de l'économie. Argent et roman en France au XIX^e siècle*, Spandri, F. (Dir.), Classiques Garnier, Paris, 2014, pp. 374.
- BRIGGS T.W., « L'incompréhensibilité cohérente. L'agiota-ge, la fraude commerciale et *La Comédie humaine* », *L'Année balzacienne*, n. 19, 1/2018, pp. 387-406.
- DEL LUNGO A., Glaudes, P. (Dir.), *Balzac, l'invention de la sociologie*, Classiques Garnier, Paris, 2019, pp. 345.
- CHOLLET R., *À la lumière de Balzac. Études 1965-2012*, Die-thelm, A.-B. (éd.), Bongiovanni-Bertini, M. (préf.), Classiques Garnier, Paris, 2019, pp. 433.
- REFFAIT Ch., *Les Lois de l'économie selon les romanciers du XIX^e siècle*, Classiques Garnier, Paris, 2020, pp. 558.